



Robert S. Thornberry

L'ANTIFASCISME D'ANDRÉ MALRAUX À
TRAVERS LA PRESSE DES ANNÉES TRENTE

Cet ouvrage porte principalement sur l'engagement antifasciste d'André Malraux, sur le développement de sa pensée politique, et la manière dont elle se traduit en actes. En fait, à partir de 1933 et jusqu'aux années de la drôle de guerre, Malraux s'est engagé corps et âme dans la lutte antifasciste – anti-hitlérienne, anti-franquiste – à tel point qu'il en vint à incarner, surtout aux yeux de ses contemporains, l'engagement politique de l'écrivain.

A partir de 1934 les démarches que Malraux a inlassablement poursuivies dans sa défense des libertés démocratiques étaient accompagnées d'une analyse, de plus en plus subtile, des caractéristiques du fascisme. Le propos de l'auteur, dans cette bio-bibliographie, consiste à examiner un seul panneau de l'immense polyptique qu'est l'œuvre si varié de Malraux: les centaines d'écrits et de déclarations où il prend position, de 1933 à 1939, contre la «marée brune» du fascisme.

Robert S. Thornberry, Docteur ès lettres françaises, enseigne à l'Université de l'Alberta, Edmonton (Canada). Ses recherches portent principalement sur la vie politique et intellectuelle de la France pendant l'entre-deux guerres. Il est l'auteur notamment de *André Malraux* et *l'Espagne* et *Les Ecrits de Paul Nizan* ainsi que d'articles et essais parus dans divers journaux. De 1984 à 1995 il a dirigé la Revue *André Malraux Review*.

L'ANTIFASCISME D'ANDRÉ MALRAUX À
TRAVERS LA PRESSE DES ANNÉES TRENTE

Robert S. Thornberry

**L'ANTIFASCISME D'ANDRÉ MALRAUX À
TRAVERS LA PRESSE DES ANNÉES TRENTE**



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la «Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

Illustration de la couverture: Natalie Aschwanden

ISBN 978-3-03911-782-6 br.

ISBN 978-3-0351-0578-0 eBook

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2012
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne, Suisse
info@peterlang.com, www.peterlang.com

Tous droits réservés.

Cette publication est protégée dans sa totalité par copyright.

Toute utilisation en dehors des strictes limites de la loi sur le copyright est interdite et punissable sans le consentement explicite de la maison d'édition.

Ceci s'applique en particulier pour les reproductions, traductions, microfilms, ainsi que le stockage et le traitement sous forme électronique.

Imprimé en Suisse

Dédicace

Je dédie cet ouvrage à la mémoire de deux amis malruciens

HENRIETTE COLIN

et

FRANÇOIS TRÉCOURT

ainsi qu'à ma sœur

TRUDY HATHAWAY

Remerciements

Je tiens à remercier:

L'Université de l'Alberta à Edmonton (Canada) qui, par son concours matériel, a beaucoup facilité mes recherches; en particulier, les bibliothécaires de la Rutherford Library qui, malgré les coupures budgétaires de ces dernières années, reste un centre de recherches idéal pour les spécialistes de la littérature française; le personnel du service des prêts interbibliothèques, qui ont inlassablement fait venir des livres rares ou difficilement accessibles, et qui m'ont aidé à trouver des numéros de périodiques indispensables; mes collègues du département de langues modernes, pour leur apport positif constant; le professeur Nicole Mallet, qui a bien voulu me faire part de ses conseils et encouragements éclairés; le professeur Magdy Badir, pour l'aide précieuse qu'il m'a apportée dans la préparation du tapuscrit; le docteur Günther Schmigalle, dont les suggestions et les remarques ont toujours été fort précieuses.

Enfin, les personnes suivantes qui ont chacune droit à ma gratitude: Jacqueline Blanchard, Henriette Colin, Pierre Coureux, Françoise Dorenlot, Angelo Emiliani, Geoffrey T. Harris, Walter G. Langlois, Jean-Claude Larrat, Karen Levy, John Beals Romeiser, Edson Rosa da Silva, François Trécourt.

Je sais un gré extrême à Madame Christine Derrier, Service Droits de Reproduction, Éditions Honoré Champion, de m'avoir aimablement autorisé à reprendre dans le présent ouvrage une version abrégée du troisième Appendice («Périodiques Consultés») publié en 2001 dans mon étude intitulée *Les Écrits de Paul Nizan (1905-1940). Portrait d'une époque*.

Toute ma gratitude va également à Madame Anissa Benzacour Chami, qui m'a très gentiment autorisé à reprendre dans l'Introduction des éléments de l'essai («L'antifascisme de Malraux, 1932-1938: Réflexions sur «une passion négative»») paru dans les actes du colloque international *André Malraux: Quête d'un idéal humain et de valeurs transcendantes* qui s'est déroulé à Casablanca en février 2004.

Ma reconnaissance s'adresse également à M. Ben Kennedy, Service de Reproduction, Oxford University Press, qui m'a accordé l'autorisation de publier ma traduction française d'une lettre que Maxime Gorki a

adressée à Staline en mars 1937 et dont une version en anglais parut in *Maksim Gorky. Selected Letters*. Traduites par Andrew Barratt et Barry P. Scherr (Oxford: Clarendon Press, 1997), pp. 365-366.

J'adresse mes très sincères remerciements à M. Franck Perrussel, Cession de droits de langue française, Succession André Malraux, Éditions Gallimard, 5 rue Sébastien Bottin, 75007, Paris.

Et, «last but not least», je tiens à exprimer ma très profonde gratitude à ma femme Catherine, pour son soutien et ses encouragements multiples, aussi bien que pour l'aide précieuse qu'elle m'a toujours apportée dans la préparation de mon manuscrit.

Table des matières

Dédicace	v
Remerciements	vii
Chapitre 1	
Introduction	
L'antifascisme de Malraux (1933-1939)	1
Chapitre 2	
1933	31
Encadré	
1. Le Congrès de Kharkov (1930)	34
2. Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.É.A.R.)	35
3. Le Fascisme	41
4. L'incendie du Reichstag	54
5. Georgi Dimitrov (1882-1949)	55
Chapitre 3	
1934	59
Encadré	
6. Émeutes fascistes du 6 février 1934	62
7. La grève générale du 12 février 1934	65
8. Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (C.V.I.A.)	69
9. Ernst Thaelman (1886-1944)	83
10. Congrès des écrivains soviétiques août-1 septembre 1934	88
11. Le Réalisme socialiste	94
Chapitre 4	
1935	121

Encadré	
12. Victor Serge (1890-1947)	134
13. Henri Barbusse (1873-1935)	139
14. Premier Congrès International des Écrivains pour la défense de la culture	144
15. Le Cinquantenaire de la mort de Victor Hugo (1802-1885)	155
16. Romain Rolland (1866-1944)	159
17. Le défilé du 14 juillet (1935)	166
18. Les Maisons de la Culture	174
Chapitre 5	
1936	195
Encadré	
19. Maxime Gorki (1868-1936)	201
20. Le Mouvement Amsterdam-Pleyel	213
21. Le Front populaire (juin 1935-novembre 1938)	214
22. Malraux à l'Ateneo (Madrid)	215
23. Le défilé du 14 juillet (1936)	236
Chapitre 6	
1937	257
Encadré	
24. Malraux en Amérique du Nord (février-avril 1937)	263
25. Malraux et Trotsky	297
26. Deuxième Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture (Espagne)	308
27. «Manifeste aux Intellectuels Espagnols», paru dans <i>Occident</i> (decembre 1937)	318
Chapitre 7	
1938	329
Chapitre 8	
1939	353

Appendices	
Appendice 1-Périodiques Consultés	363
Appendice 2-Repères Chronologiques (1933-1939)	379

Chapitre 1

L'antifascisme de Malraux (1933-1939)

Introduction

Oublier l'antifascisme serait... d'abord rendre inintelligible l'histoire de notre temps.¹

L'arrivée de Hitler au pouvoir avait créé une sorte d'union sacrée de la gauche, fondée sur l'antifascisme.

Raymond Aron²

Dans une lettre à Jean Guéhenno datée du 3 septembre 1935, Romain Rolland, sollicité de tous côtés pour écrire des articles ou des éloges funèbres, et présider quelques-uns des nombreux meetings organisés par les groupements antifascistes auxquels il appartenait et dont il avait même aidé à fonder quelques-uns, s'exclama: «Il est temps pour les Jean-Richard Bloch, Malraux, Nizan, vous, etc., de prendre les leviers de direction».³ La remarque est très éloquente car l'auteur de *Jean-Christophe*, qui avait alors environ soixante-dix ans, semblait ignorer que les écrivains nommés – y compris Guéhenno – avaient déjà pris la relève et que depuis plus de deux ans, en tant que membres ou même présidents d'organisations anti-

1 *L'indépendance de l'esprit. Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland (1919-1944)*, Cahiers Romain Rolland 23. Préface d'André Malraux (Éditions Albin Michel, 1975), p. 8. Ce texte de neuf pages sert d'introduction à la correspondance entre deux témoins fervents de l'antifascisme de l'entre-deux-guerres: Rolland, fondateur en 1923 de la revue *Europe*, revue française de culture internationale et Guéhenno, qui en fut le directeur de 1929 à février 1936.

2 Cité par Henri Godard, *L'amitié André Malraux, souvenirs et témoignages* (Gallimard 2001), p. 71.

3 *L'indépendance de l'esprit. Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland (1919-1944)*, p. 349.

fascistes, ils déployaient tous une énergie indomptable dans la lutte anti-hitlérienne; et que nul, probablement, ne dépensait plus d'énergie que Malraux.

«Dans les années trente, l'homme à suivre était André Malraux, le plus engagé quand il s'engageait, le plus détaché quand il se détachait». ⁴ C'est ainsi que dans son étude incontournable *La Rive gauche* (1981) Herbert Lotman fait le bilan des agissements de l'auteur de *L'Espoir*. Il est intéressant de noter qu'en insistant sur le *détachement* de Malraux, aussi bien que sur son *engagement*, Lotman se gardait de faire de lui l'incarnation absolue de l'écrivain engagé. L'historien reconnaissait implicitement que l'aventure sabéenne de février-mars 1934, par exemple, et la nouvelle esthétique que Malraux élaborait dans les discours et articles parus dans des revues littéraires et politiques, comme *Commune* – et qui allait aboutir aux trois volumes de la *Psychologie de l'art* (1947-50) – étaient à bien des égards aussi *nécessaires* pour l'auteur que *Le Temps du mépris* ou l'expérience espagnole. Sans doute Malraux était-il un *homme engagé*, mais en tant qu'écrivain il n'a jamais souscrit à l'instrumentalisation de la démarche littéraire, il n'a jamais fait de l'engagement le pivot de la création artistique.

N'en déplaise à M. Lotman, avec qui nous sommes d'ailleurs parfaitement d'accord sur de nombreux points, nous avons décidé, dans cet ouvrage, d'examiner un seul panneau de l'immense polyptique qu'est l'œuvre si varié de Malraux: les centaines d'écrits et de déclarations où il prend position, de 1933 à 1939, contre la «marée brune» du fascisme qui risquait alors de submerger toute l'Europe. On pourrait soutenir que ce choix, qui consiste à privilégier ses écrits journalistiques, n'est peut-être pas le meilleur de Malraux, que nous surestimons la partie la plus périssable de son œuvre – chacun aura son mot à dire là-dessus – mais plusieurs décennies après le choc produit par une première lecture de *L'Espoir*, c'est celui qui continue à nous hanter. Voilà pourquoi nous souscrivons entièrement au jugement de Paul Nothomb lorsqu'il écrit que le Malraux qu'il avait connu en 1936 et 1937 «était le plus authentique, le plus vrai. Celui qui résisterait le mieux aux «démithologisations»

4 Lotman, Herbert R., *La Rive gauche* (Éditions du Seuil, 1981), p.141. Traduction française de *The Left Bank* (New York: Wallace and Sheil Agency, 1981).

qu'appellent les légendes»,⁵ à cette nuance près: alors que l'ancien commissaire politique de l'«Escadre antifasciste *Espaða*» privilégiait la période du combat anti-franquiste, nous préférons insérer cette lutte dans un cadre plus large, celui de sa résistance entre 1933 et 1939 aux maintes formes du totalitarisme.

En mettant en valeur les multiples engagements politiques de l'homme et de l'écrivain, nous avons dû passer sous silence d'autres passions et intérêts de Malraux, d'autres incarnations de cette figure si protéiforme: non seulement l'aventurier qui au printemps de 1934, utilisa son prix Goncourt pour monter une expédition aérienne dans le but de repérer, au-dessus de Mareb, au Yémen, la capitale mystérieuse de la reine de Saba,⁶ mais en même temps le critique littéraire qui préfaça des romans de William Faulkner (*Sanctuaire*) et de D. H. Lawrence (*L'amant de Lady Chatterley*), qui publia dans les pages de la *N.R.F.* des appréciations pénétrantes de livres aussi différents que *Les Traqués* (Michel Matvéev), *Journal d'un homme de quarante ans* (Jean Guéhenno) et *Les Nouvelles Nourritures* (André Gide), sans oublier l'essai percutant qu'il consacra à Laclos (1939),⁷ le fin connaisseur qui mettait sur pied à la Galerie de la *N.R.F.* des expositions sur la statuaire gréco-bouddhique, et qui écrivait des notices ou des notes de catalogue sur la peinture à l'huile de Semirani ou les gravures de Jean-Jacques Rigal; l'éditeur chargé des éditions de luxe à tirage restreint chez Gallimard,⁸ l'épistolier qui échangeait des lettres avec quelques-uns de ses illustres contemporains –

5 *Malraux en Espagne*. Préface de Jorge Semprun (Éditions Phébus, 1999), p. 41. Loin de vouloir entamer ici une polémique sur les différentes phases de son évolution politique, nous nous contentons de marquer une préférence personnelle.

6 Walter G. Langlois, *Malraux et Corniglion-Molinier In Search of Sheba: An Arabian Adventure (Yémen, 1934)*. Chapters I-IX, in *Revue André Malraux Review* (31: 1/2, 2002-03), pp. 8-139. Chapters X-XVIII, in *Revue André Malraux Review* (32: 1/2, 2004), pp. 10-209.

7 Voir Jean-Claude Larrat, *Malraux, théoricien de la littérature* (Presses Universitaires de France: 1996).

8 On trouvera des renseignements sur ces questions dans le livre indispensable de Jacques Chanussot et Claude Travi, *Dits et Écrits d'André Malraux. Bibliographie commentée*. Avant-propos de Jean-Claude Larrat (Éditions Universitaires de Dijon, «Collection Écritures», 2003).

autant de pans de la vie de Malraux dont il ne sera pas question ici.⁹ Il fallait absolument les mentionner, si ce n'est que pour mettre le reste en perspective et montrer que la décennie des années trente était marquée chez Malraux, comme chez beaucoup de ses contemporains, d'ailleurs, par un déséquilibre entre le «politique», au sens étroit du mot, c'est-à-dire, politique pleinement assumé, et le «non-politique».

Cet ouvrage porte donc principalement sur l'engagement antifasciste de Malraux. C'est avant tout le développement de sa pensée politique, et la manière dont elle se traduit en actes, que nous proposons de suivre et d'éclaircir dans les pages qui suivent.

Tout a basculé en Europe à la suite de l'étonnant succès électoral de Hitler aux élections de janvier 1933, victoire qui engendra de nombreuses réactions à travers le continent, et ailleurs. La période qui nous intéresse ici s'étend de cette date ou plus précisément du 21 mars 1933, date d'une des premières réunions organisées par la nouvelle Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.É.A.R.) – à laquelle Malraux a pris part – jusqu'au 3 septembre 1939, déclaration franco-britannique de guerre à l'Allemagne. Elle couvre donc les années de rédaction de deux ouvrages antifascistes, *Le Temps du mépris* (1935) et *L'Espoir* (1937), et la réalisation de son seul film, *Sierra de Teruel* (1938-39), adaptation fragmentaire de plusieurs épisodes du roman. C'est aussi pendant cette décennie mouvementée que Malraux fit valoir ses talents exceptionnels d'orateur en prenant publiquement position contre les maints avatars du totalitarisme. Sa renommée qui, jusque-là, reposait essentiellement sur son œuvre romanesque (la trilogie asiatique) et l'inclassable *La Tentation de l'Occident*, serait dorénavant rehaussée par les diverses allocutions qu'il prononça durant les meetings et congrès antifascistes auxquels il participa de 1933 à 1939.

En 1933 Malraux faisait des retouches à son chef-d'œuvre romanesque *La Condition humaine*, qui remporta le prestigieux prix Goncourt la même année. Quand bien même ce titre n'eût pas évoqué Montaigne et Pascal et, à travers ces deux moralistes, une longue tradition d'humanisme qui est le propre de la littérature française, et dans laquelle on a vite placé Malraux, il a fait date pour d'autres raisons. *La Condition*

9 Voir, Olivier Todd *André Malraux, une vie* (Éditions Gallimard 2001); et Curtis Cate, *Malraux* (Flammarion, 1994).

humaine fut immédiatement rangé dans la catégorie d'œuvres qui, comme l'a écrit Guéhenno à propos de celles de Rolland, constituent des «livres-événements», parce qu'ils «donnent l'autorité nécessaire et imposent la confiance». ¹⁰ Malraux romancier a vite convaincu ceux qui croyaient en une littérature ancrée dans la réalité de leur temps, en une littérature qui cherchait à atteindre l'homme éternel en «comprenant bien l'homme historique», et qui pour ce faire a rompu avec la tradition séculaire de l'analyse psychologique. ¹¹ En décrivant les événements de la révolution chinoise, Malraux ne se contentait pas de renseigner ses lecteurs sur l'existence d'une crise qui allait bouleverser le monde; en même temps, il s'est inspiré de ces événements pour agrandir leur horizon tant philosophique que politique. La coexistence chez lui de ces deux tendances apparemment inconciliables – la métaphysique et l'histoire – a soit attiré, soit découragé des lecteurs, suivant leurs conceptions de la politique et de l'esthétique.

En situant *La Condition humaine* dans une Asie bouillonnante, Malraux ouvrit les yeux de son public, d'ores et déjà vaste, à des réalités distantes, certes, mais dont les effets commençaient à se faire sentir sur les deux continents et qui allaient rapidement rapprocher deux civilisations qui, jusque-là, avaient eu peu de contacts. La révolution chinoise éclata en 1927 et, l'année suivante, dans son tout premier roman, *Les Conquérants* (1928), Malraux s'était montré prophète en évoquant l'incidence qu'elle aurait sur l'Occident. Et cela malgré les signes avant-coureurs du drame qui se déroulait en Allemagne. L'Europe aussi bien que l'Asie subissaient des changements profonds et irréversibles et peu d'écrivains ont su voir et ensuite peindre ces transformations avec le même éclat ou la même urgence que Malraux. En fait, à partir de 1933 et jusqu'aux années de la drôle de guerre, Malraux s'est engagé corps et âme dans la lutte antifasciste – anti-hitlérienne, anti-franquiste – à tel point qu'il en vint à incarner, surtout aux yeux de ses contemporains, l'engagement politique de l'écrivain. La promesse annoncée dans les éditoriaux courageux et lucides parus dans *L'Indochine* et *L'Indochine enchaînée*, les deux journaux anticolonialistes qu'il avait lui-même fondés dans les années 1920, et où

10 *L'indépendance de l'esprit*, p. 350.

11 Voir l'article de Georges Duveau, «A la recherche du roman», *Esprit*, 1^e année, n° 2, novembre 1932, pp. 302-309.

il s'était attaqué aux abus du colonialisme français, devait enfin, presque dix ans plus tard, se concrétiser et les prises de position qu'il y avait ébauchées devaient s'approfondir.

Pour beaucoup de personnes Malraux reste *la* figure emblématique de la gauche des années trente, le «témoin capital» (n'en déplaise à André Gide) ou, comme l'écrivait Manès Sperber, célèbre psychologue allemand, disciple d'Adler et exilé politique, dans une formule que nous avons trouvée particulièrement heureuse, le «Saint-Just de l'antifascisme».¹² Pour d'autres perdue dans l'esprit l'image de Malraux, membre d'une tribune, debout devant un micro, en train de haranguer la foule, image qui résume le dynamisme – et les désappointements – de cette décennie. Même sa première femme, Clara, née Goldschmidt, qui ne le ménage pas dans les six volumes de ses mémoires, est formelle à ce sujet: «son engagement dans le combat antifasciste fut total».¹³

La période qui a suivi la folie meurtrière de la grande guerre fut marquée par des enjeux politiques si irrécusables qu'on ne pouvait y rester insensible: après l'avènement au pouvoir de Hitler en janvier 1933, il y aurait le *putsch* raté du 6 février 1934 à Paris; les infâmes procès de Moscou; l'insurrection dans les Asturies, et la révolution en Catalogne, en Espagne (automne de 1934); l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de Mussolini en octobre 1935; le succès électoral de gouvernements de Front populaire en Espagne (février 1936) et en France (le 3 mai 1936); le *pronunciamento* du 17 juillet 1936 et la guerre civile espagnole (1936-1939); le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne nazie ou *Anschluss*, proclamé le 15 mars 1938; le procès et la liquidation du Parti ouvrier d'unification marxiste, ou P.O.U.M., par des agents stalinien

12 Sperber, Manès, *Ces temps-là: au-delà de l'oubli* (Calmann-Lévy, 1979), p. 50. C'est à Sperber que nous avons emprunté cette belle formule: «Malraux devint alors le Saint-Just de l'antifascisme, les jeunes intellectuels voyaient en lui leur représentant exemplaire, leur porte-parole, et protagoniste». Cf. François Mauriac [*Le Figaro* du 11 février 1937, p. 1]. Voir 37/239. Sperber a fait part à Malraux, qui s'en est inspiré dans *Le Temps du mépris*, de ses expériences en Allemagne avant de se réfugier en France. P. de Senarclens a résumé le phénomène de la manière suivante: «Rarement dans l'histoire de France, les intellectuels se sont mêlés avec autant de passion à la vie politique de leur pays» (*Le mouvement «Esprit», 1932-1941, essai critique* [Lausanne: Éditions L'Age d'Homme, p. 114]).

13 *Le bruit de nos pas, IV. Voici que vient l'été* (Grasset, 1973) p. 205.

durant l'automne de 1938; les accords de Munich (septembre 1938); l'invasion de la Tchécoslovaquie par les armées nazies, le 15 mars 1939; le pacte de non-agression germano-soviétique, signé le 23 août 1939; la défaite de la France et la «drôle de guerre»; la création, en Europe centrale, et plus à l'est, de camps de concentration, de goulags.

Tôt ou tard, et pour des hommes d'action comme Malraux, c'était tôt, alors que pour des hommes d'État ou des hommes politiques comme Neville Chamberlain, Pierre Laval et Édouard Daladier, ce serait tard, trop tard, il fallait se rendre à l'évidence et reconnaître que, depuis plus de dix ans déjà, le fascisme «étend[ait] sur la moitié de l'Europe ses grandes ailes noires»; et qu'il s'apprêtait à engloutir l'autre moitié, à plonger le monde dans un cataclysme dévastateur dont personne, ou presque, n'avait prévu les funestes conséquences.

Cette métaphore sinistre d'un fascisme triomphant et déployant ses vastes ailes – ce sombre pressentiment – se trouve dans l'allocution que Malraux prononça le 21 mars 1933 à la salle du Grand-Orient (Paris), lors d'une réunion¹⁴ organisée par l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.) contre la terreur en Allemagne. Les propos qu'il y a tenus constituent à la fois un appel à l'action, un hommage des écrivains français aux écrivains persécutés en Allemagne et surtout une mise en garde contre la montée du fascisme à travers le continent. Pour la première fois Malraux se met à analyser ce courant idéologique pour essayer d'en saisir ses particularités.¹⁵ Et durant les années à venir, il devait consacrer son énergie non seulement à le comprendre et mais aussi à le combattre sur une variété de fronts. Le souci de passer à l'action serait dorénavant au centre de toutes ses activités antifascistes.

14 Malraux, André, «Extraits du discours du 21 mars 1933», in Barbusse, Henri, André Gide et Romain Rolland, *Ceux qui ont choisi. Contre le fascisme en Allemagne. Contre l'impérialisme français* (Paris: Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires, (1933), pp. 14-15.

15 Paxton, Robert, *Le Fascisme en action* (Éditions du Seuil, 2004). Voir aussi le compte rendu de cette étude par Laurent Lemire dans *Le Nouvel Observateur* du 15-21 avril 2004, p. 55. On peut effectivement préciser la date de naissance du fascisme italien: le 23 mars 1919, à Milan.

Dans un premier temps, la résistance de Malraux fut largement intellectuelle. Par exemple, la même année, avec d'autres écrivains¹⁶ il répond à un questionnaire que leur avaient envoyé en juin les rédacteurs d'*Avant-Poste, revue de littérature et de critique*, à la suite d'un congrès ouvrier européen antifasciste qui venait de se tenir à la salle Pleyel au début du mois de juin. Là il abordait la question sous un angle socio-économique. Après avoir défini le fascisme comme «un mouvement qui, armant et organisant la petite-bourgeoisie, prétend gouverner en son nom contre le prolétariat et contre le capitalisme», Malraux estimait que la faiblesse du prolétariat français «semblait écarter l'appel au fascisme en France et laisser prévoir, par contre, un gouvernement *fort* du type Clemenceau, jacobin et radical».¹⁷

A partir de 1934 les démarches que Malraux a inlassablement poursuivies dans sa défense des libertés démocratiques étaient accompagnées d'une analyse, de plus en plus subtile, des caractéristiques du fascisme. Se distanciant graduellement d'une explication économique qui privilégiait des considérations de classe, il expliquait que l'élément positif du fascisme était dans «l'exaltation des différences essentielles, irréductibles et *constantes*: la race ou la nation [que les] idéologies fascistes, par leur nature même, sont des idéologies *permanentes* et *particulières*». Leurs valeurs sont particulières, alors que celles des socialistes et des

16 Alain, Henri Barbusse, Emmanuel Berl, Jean-Richard Bloch, Jean Cassou, Céline, Victor Margueritte, Léon Pierre-Quint et Tristan Rémy.

17 «Le fascisme en France. Réponse d'André Malraux», *Avant-Poste*, n° 3, octobre-novembre 1933, pp. 147-148. Quelques semaines plus tard, lors d'une interview chez Gallimard fin décembre 1933, il répéta sa définition: «le fascisme, c'est la lutte de la petite bourgeoisie ruinée et liée à la grande, contre le prolétariat». Voir «André Malraux parle...». *L'Étudiant d'Avant-Garde*, février-mars 1934, pp. 14-15. Cf. «En Allemagne, en Italie, la bourgeoisie a fait son unité contre le prolétariat menaçant; il faut que dès maintenant celui-ci fasse son unité en France ou qu'il soit vaincu», *Feuille Rouge*, n° 6, 1934, p. 1. Dans l'ensemble l'analyse de Malraux rejoignait celle du communiste bulgare, Dimitrov, pour qui le fascisme représentait «l'offensive la plus féroce du capital contre les masses laborieuses, le chauvinisme le plus effréné, la réaction forcenée et la contre-révolution. Le fascisme, c'est le pire ennemi de la classe ouvrière et de tous les travailleurs». Cf. Romain Rolland qui a parlé de la «dernière convulsion de la réaction capitaliste» (*Regards*, le 18 mai 1934, p. 3).

libéraux, déclarait Malraux, sont *universelles*.¹⁸ De plus, Malraux insistait sur le fait que le fascisme était foncièrement guerrier: «Or, considérons bien que la seule fraternité réelle qui existe dans le fascisme est celle des sections d'assaut, que le fascisme, dès qu'il veut donner à un homme sa fraternité, est contraint d'en faire d'abord un soldat».¹⁹ Cette mise en valeur des qualités militaires, *en concluait-il*, conduit donc fatalement à «la militarisation intégrale de l'homme, de tous les hommes».²⁰

Les émeutes du 6 février allaient tout bouleverser et propulser Malraux vers d'autres formes d'engagement. A partir du printemps de 1934, son opposition de clerc allait petit à petit se transmuier en actes, en action. Dorénavant, il ne se contenterait plus d'analyser les origines ou les ambitions du fascisme, il se laisserait entraîner par tous les grands remous antifascistes, il serait un participant sans pareil. L'apothéose de son engagement serait la création, à peine quelques semaines après le soulèvement franquiste de juillet 1936, d'une escadrille antifasciste qui, du mois d'août 1936 jusqu'au début de février 1937, combattrait dans les cieux d'Espagne contre une aviation factieuse appuyée par Hitler et Mussolini. Cet exemple d'engagement de la part d'un écrivain, et qui est à l'origine de deux chef-d'œuvres, le roman *L'Espoir* (1937) et le film *Sierra de Teruel* (1938), est probablement sans précédent dans les annales de la littérature.²¹ En tant que chef d'escadrille et combattant,

18 Malraux, André, «Sur l'héritage culturel», *Commune*, n° 37, septembre 1936, pp. 1-9. Discours prononcé le 21 juin 1936 au Secrétariat général élargi de l'Association des Écrivains pour la Défense de la Culture, à Londres (19-23 juin). Voir 36/222.

19 Malraux, André, «Une littérature en accord avec la vie», *Russie d'aujourd'hui*, n° 32, août 1935, pp. 4-5. Repris dans les *Mélanges Malraux Miscellany* (17: 1/2, 1985), pp. 59-62.

20 «Una magnífica conferencia de André Malraux en el Ateneo», et «El ser en el mundo un gran artista no consiste en estar ciego», *Claridad* (organe de l'aile gauche du parti socialiste espagnol), le 23 mai 1936, p. 16, et le 26 mai 1936, p. 4. Une traduction française («Magnifique conférence d'André Malraux à l'Ateneo») par Aline Bailey, ainsi que la version espagnole, furent publiées dans la *Revue André Malraux Review* (19: 1/2; 20/1, 1987-88), pp. 140-151. La citation se trouve à la page 141. Nos références à ce discours renvoient à cette édition.

21 Voir Robert S. Thornberry, *André Malraux et l'Espagne* (Genève: Droz, 1977). Nous nous sommes reporté de temps en temps à cette monographie, ainsi qu'au numéro spécial de la *Revue André Malraux Review* (19: 1/2; 20/1, 1987-88) et aux

orateur et propagandiste, romancier et cinéaste, Malraux a incarné une certaine idée de l'artiste, celle qui consiste à défendre la justice et la vérité.

Une des premières réactions des intellectuels de gauche face aux émeutes du 6 février parut quelques jours plus tard sous forme de tract intitulé «Appel à la lutte» où l'on proclamait:

Avec une violence et une rapidité inouïes, les événements de ces jours derniers nous mettent brutalement en présence du danger fasciste immédiat. [...] Cette Unité d'action, que les ouvriers veulent et que les Partis mettent à l'ordre du jour, il est nécessaire, il est urgent, il est indispensable de la réaliser en y apportant «le très large esprit de conciliation» qu'exige la gravité de l'heure.²²

Rédigée par André Breton et datée du 10 février, cette pétition fut signée par Malraux et bien d'autres écrivains. On a souligné, à juste titre, que l'adhésion de Malraux (et celle d'autres non-surréalistes, Jean-Richard Bloch, Jean Cassou, Ramon Fernandez) à une initiative d'inspiration surréaliste a rendu cette revendication d'unité particulièrement importante: Elle semblait en effet garantir qu'une «nouvelle espèce d'intellectuels révolutionnaires [était] apparue en France...».²³ Sans doute fallut-il une situation-limite pour que les ouvriers mettent de côté leur méfiance séculaire à l'égard des travailleurs de la plume, de même qu'il fallait de la part des intellectuels beaucoup de circonspection dans la délimitation de leurs nouvelles responsabilités. C'est peut-être Paul Rivet, président du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes, qui a le mieux signalé les dangers et les défis inhérents à la nouvelle conjoncture, quand il déclara:

Nous n'avons pas la prétention de nous poser comme guides de la classe ouvrière, de lui donner des directives, des mots d'ordre. Mais nous voulons lui apporter le concours de la force morale que tout de même nous représentons.²⁴

articles que nous avons consacrés à la guerre espagnole, tout en les dotant d'une recontextualisation, ou d'une amplification considérable. Voir note 38.

22 «Les intellectuels appellent à la lutte», *Le Populaire*, le 11 février 1934, p. 2.

23 *Tracts surréalistes et déclarations collectives (1922-1939), tome 1* (Le Terrain Vague, 1980), présentation et commentaires de José Pierre, p. 492.

24 *L'Humanité*, le 10 avril 1934, p. 2. Au meeting du 10 avril, à la Mutualité.

Pour Malraux, comme pour les écrivains révolutionnaires (dont la plupart étaient communistes), cette distinction n'était pas du tout absolue, et ils ne se satisfaisaient nullement d'une solidarité uniquement d'ordre moral. Au lieu de simplement transmettre leur savoir au peuple, mission traditionnelle – quoique rarement, ou incomplètement remplie – lui et ses confrères aspiraient à reconcilier le peuple avec le prolétariat et à conclure une alliance avec les travailleurs en vue de buts précis.

C'est aussi en 1934 que fut fondé à Paris l'Institut pour l'Étude du Fascisme ou I.N.F.A. Manès Sperber, qui allait se lier d'amitié avec Malraux et qui était une de ses sources principales pour *Le Temps du mépris*, a expliqué les circonstances dans lesquelles cette initiative est née. En juin, Sperber, alors membre du Parti communiste allemand, fut envoyé à Paris sur l'ordre du Comintern, pour «un important travail idéologique à l'échelle internationale», à savoir, la création, avec d'autres émigrés allemands, d'un Institut pour l'Étude du Fascisme. Leur tâche principale consistait à recueillir des données sur le fascisme – sa genèse, ses buts, sa nature – et à en faire des analyses objectives et rigoureuses. Sperber en devint le responsable idéologique et, à ce titre, il donnait des conférences publiques. Il contribuait aussi à l'initiative la plus importante de l'I.N.F.A., la création d'une exposition internationale «destinée à éclairer l'opinion sur le fascisme», à faire connaître le vrai visage du fascisme. Déjà sympathisant du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (C.V.I.A.), Malraux, parmi d'autres écrivains,²⁵ joua un rôle modeste dans l'organisation de cette grande exposition internationale, ne serait-ce qu'en tant que membre actif du Comité d'initiative.²⁶

Un certain durcissement se fait voir dans l'attitude et les déclarations de Malraux à la suite des manifestations du 6 février 1934. Le ton est plus urgent et il met l'accent sur les dangers concrets, réels qui pèsent sur le pays. On en trouve un exemple typique dans sa réponse à l'enquête menée par l'hebdomadaire communiste *Regards* et inspirée par une

25 Paul Langevin, Lucien Lévy-Bruhl, Bernard Lecache, Victor Margueritte, Étienne Milhaud, de Moro-Giafféri, Jean Painlevé, Carlo Roselli, Paul Signac, Andrée Viollis, Pierre Worms et Frans Masereel.

26 Voir le tome 3 de l'autobiographie de Manès Sperber, *Ces temps-là: au-delà de l'oubli*, pp. 46-74; et *Vigilance. Bulletin du Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes*, n° 11, le 20 novembre 1934, p. 10. L'Institut prit fin pendant l'été de 1935.

observation d'Édouard Daladier. Ce dernier avait écrit, dans *Le Petit Parisien* du 4 octobre (1934), qu'il y avait alors à Paris «30.000 fascistes armés qui s'entraînaient à la guerre civile». L'ancien Président du Conseil soulignait les mesures qu'il fallait adopter immédiatement afin de conjurer la menace d'un courant antiparlementaire en France; et les démarches que le gouvernement et les partis de gauche devaient suivre afin de se protéger contre cette menace.

Malraux pour sa part s'appuyait notamment sur la précarité du système démocratique en France, car, soutenait-il, ses organismes de contrôle (du Parlement au Conseil communal) dépendent de la loyauté de l'armée et de la police, c'est-à-dire d'éléments dont les sympathies fascistes sont souvent très fortes, quand ils ne sont pas entre les mains d'un parti. Il se demande si le gouvernement, qui dispose déjà des moyens «techniques» – tanks, avions, explosifs modernes – contre une insurrection, aura «la volonté et la possibilité de s'en servir».

[...] Croyez d'ailleurs que si aujourd'hui on employait simplement à l'égard des ligues [les Croix de Feu, les Jeunesses patriotes, la Solidarité française, etc.] les moyens que la police emploie, par exemple, à l'égard du parti communiste, les ligues maigriraient avec rapidité.²⁷

Malraux a pris position sur la plupart des problèmes les plus brûlants de son époque: à tel point que, même quand il se taisait sur tel événement, les procès de Moscou ou la liquidation du P.O.U.M., pour ne citer que les plus controversés, on le lui reprochait, tant on s'attendait à ce qu'il s'exprime clairement là-dessus. Cependant, à la différence d'un Aron ou d'un Sartre, il n'a jamais été tenté, de manière systématique, par les exigences de la politologie, par les rigueurs de la philosophie. Ses réponses aux questions d'actualité ne se trouvent pas dans des traités, mais dans des pièces hétéroclites: essais, discours, interviews, manifestes, pétitions. Le cas de Malraux montre qu'il n'est pas nécessaire de charpenter un système d'idées pour avoir une position cohérente. Il y a inévitablement, d'un texte à l'autre, des répétitions, et parfois quelques contradictions, mais on peut néanmoins en dégager assez vite une vision du monde homogène, qui repose sur un antifascisme de plus en plus

27 «Une enquête de *Regards*: Le fascisme passera-t-il en France? Réponse d'André Malraux», *Regards*, vol. 3, n° 49 (81), le 20 décembre 1934, pp. 3-4.

confiant. Le style heurté et les phrases confèrent à son écriture sa singularité, servent aussi à définir ses essais et ses discours. Malraux, qui est probablement le moins cartésien des écrivains français du XX^e siècle, ne s'est guère soucié de ménager les transitions. Il a fait de nombreuses déclarations, sur toute une gamme de questions urgentes, les unes hâtives, en réponse à une enquête ou un sondage, les autres plus pondérées, le fruit d'une réflexion plus profonde. De ces différents propos se dégagent néanmoins une remarquable cohérence, une unité de vision qui s'affirme et qui s'approfondit au fil des années.

Dans ce livre, qui porte autant sur la période de l'entre-deux-guerres, que sur les faits et gestes d'André Malraux – et qui s'adresse au premier chef à des spécialistes dans ces deux domaines – nous avons choisi de donner la priorité à la presse, française (naturellement!), mais aussi à celle de l'Espagne (pour la visite que Malraux y effectua en mai 1936), à celle des États-Unis et du Canada (pour la tournée de propagande qu'il y fit au printemps de 1937 afin de récolter des fonds pour l'Espagne républicaine); et, dans une moindre mesure celle, de langue française, de l'U.R.S.S.. Il s'agit essentiellement du *Journal de Moscou* (un véritable trésor) et de *La Littérature Internationale*. Notre enquête reposait d'abord sur le dépouillement systématique de plusieurs quotidiens et hebdomadaires d'information – *L'Humanité*, *Le Populaire*, *La Lumière*, *Marianne*, *Vendredi*, *Regards*, *Le Journal de Moscou* – aussi bien que sur la consultation de revues mensuelles politiques et littéraires – *Europe*, *Monde* et *Commune* (indispensable)²⁸ en particulier,

28 En fait, ce dernier titre, l'organe officiel de l'A.É.A.R., et source précieuse d'informations et de textes, a été d'une valeur inestimable. Nous ne pouvons donc qu'abonder entièrement dans le sens de Louis Aragon quand il en fit l'éloge dans *L'Humanité*:

Lorsqu'on voudra écrire l'histoire du mouvement intellectuel en France dans ces dernières années, on s'apercevra de la place qu'y a tenue une petite revue mensuelle, née avec de faibles moyens, mais sous d'illustres patronages, et qui s'est créé en deux ans une place de combat à l'avant-garde de la littérature de notre pays. Elle a eu l'honneur de se faire l'écho de la pensée d'hommes comme Jean-Richard Bloch, André Gide, Jean Giono, André Malraux, Victor Margueritte, Paul Signac et bien d'autres dont l'évolution vers la partie militante du prolétariat est un gage de sa victoire future dans notre pays (*L'Humanité*, le 1^{er} avril 1935, p. 4).

mais aussi *Esprit* et la *N.R.F.*, journaux et périodiques auxquels Malraux collaborait régulièrement pendant la période qui nous intéresse.

Ensuite, nous avons étoffé ces trouvailles initiales en cherchant dans une deuxième sélection de titres – où la présence de Malraux se fait moins sentir mais où l'on peut repérer des renseignements ou des textes ou des propos introuvables ailleurs. Enfin nous n'avons pas hésité à inclure toute une série de références, provenant de sources disparates, que nous avons recueillies au fil des années. En fin de compte un seul critère présidait à notre décision de les répertorier dans cette bibliographie: nous transmettaient-elles soit des informations pertinentes soit un jugement, inédit ou non, sur Malraux, et contribuaient-elles par là à élargir nos connaissances de son engagement antifasciste? Petit à petit, à la manière d'un archéologue en train de dévoiler, pièce par pièce, une gigantesque mosaïque, enfouie depuis longtemps dans le sol, nous avons lentement dégagé les nombreux petits morceaux qui constituent l'itinéraire politique de Malraux. Dans chaque titre dépouillé, nous avons trouvé tantôt une allusion à un discours que Malraux avait prononcé tel jour, dans telle ville; tantôt, un geste d'adhésion, de solidarité; tantôt les échos d'une interview peu connue. Quant à la presse de droite, généralement plus puissante car elle jouissait de vastes ressources, nous ne l'avons consultée que très rarement, par exemple quand il fallait contextualiser un événement que les sources de gauche avaient passé sous silence.²⁹

Comment finir? Cette question angoissante fait pendant à l'autre, également troublante – «Par où commencer?» – qui depuis des millénaires afflige l'écrivain, paralysé devant sa feuille blanche, et l'archiviste en mal de documents. La presse française de l'entre-deux-guerres étant

29 Dans les journaux de droite et d'extrême-droite – *Action Française*, *Je Suis Partout*, *L'Écho de Paris*, *Gringoire* – on peut trouver un portrait de Malraux aussi défavorable – la calomnie et la vitupération aidant – que le nôtre est favorable. Le dégager serait une entreprise légitime, peut-être, mais ce n'est pas la nôtre. Adoptant une perspective qui était aux antipodes de celle de Malraux, Pierre Andreu, dont les affinités politiques étaient résolument à droite, estimait, lui aussi, que «Les grands thèmes des années 30 sont...des thèmes anti» (*Révoltés de l'esprit. Les revues des années trente* (Éditions Kimé, 1991, p. 208). Et il cite notamment: antirationalisme et antirationalisation (Arnaud Dandieu et Robert Aron); antimatérialisme et anti-capitalisme (Jean-Pierre Maxence); antibourgeoisie (Jean de Fabrègues, Georges Bernanos, Édouard Drumont, Emmanuel Mounier); antiaméricanisme (Arnaud Dandieu et Robert Aron).

extraordinairement riche et variée, force nous a été de conclure, à mi-chemin, que le voyage que nous avons entrepris n'a réellement pas de fin, et que même une équipe de chercheurs atteindrait difficilement au but principal: rendre absolument compte de *toutes* les activités antifascistes de Malraux et des remous qu'ils ont provoqués. Nous ne pouvons malheureusement pas affirmer avec certitude qu'il ne reste plus de déclarations inédites à découvrir ni de références à inscrire. Son influence était trop tentaculaire, sa renommée trop grande, ses visites à l'étranger trop nombreuses, ses opinions trop sollicitées, son engagement trop multilatéral, pour qu'on ose proclamer qu'il ne reste plus rien à découvrir! Cela dit, nous estimons que ce bilan est le plus complet qu'on ait préparé jusqu'ici pour l'époque en question.

Il faut reconnaître qu'en général bien des activités antifascistes que Malraux poursuivait durant cette période ne sont pas tout à fait inconnues, encore qu'il en manque une étude approfondie. Des critiques (journalistes et universitaires) aussi bien que ses biographes en ont donné des synthèses fort probantes et ont ainsi rendu justice à son engagement tenace durant cette décennie dans la lutte – tant européenne que mondiale – contre l'esprit totalitaire. Cela dit, il nous semblait toutefois que le tableau était loin d'être complet et que beaucoup d'exemples concrets d'engagements – une conférence, une pétition signée, sa présence dans un meeting – sont parfois passés inaperçus, et qu'on n'en trouve aucun écho ni dans les études générales ni dans celles consacrées à cette période exceptionnelle.

Le présent ouvrage a donc pour but principal de retracer le développement de la pensée politique de Malraux au fil des années trente, indépendamment des questions de genre; de faire état des multiples engagements qu'il a assumés; de faire l'inventaire des meetings auxquels il a alors pris part en tant que conférencier, membre du présidium ou président d'honneur; de rendre compte des discours et d'autres interventions qu'il y a prononcés; et de situer chacune de ces activités par rapport au contexte historique. Ce choix nous a conduit fatalement à privilégier le fond, au dépens de la forme.

Ayant d'abord décidé que ce serait donc combler une importante lacune que de faire un bilan aussi détaillé que possible des activités antifascistes de Malraux, nous avons longuement hésité devant la forme que cet exercice devait revêtir. Une bibliographie sans commentaires, si complète qu'elle soit, ne rendrait qu'imparfaitement compte de tout ce

que Malraux avait investi dans la lutte antifasciste: conviction, volonté, dons d'orateur. Une étude ponctuelle, sous forme d'essai, axée uniquement sur la courte période en question, nous aurait peut-être permis de mieux cerner la spécificité de son engagement antifasciste mais, pour ce faire, il nous aurait fallu nous soumettre aux exigences d'une démonstration et supprimer bien des données, des faits, des références, etc..

Une bibliographie commentée, par contre, où coexistent un relevé des prises de position de Malraux, ainsi que des jugements sur lui, permettait une certaine souplesse, à la fois dans la présentation de ses idées et dans le choix de documents. Nous suivons l'ordre chronologique, et moyennant citations, nous donnons la parole à l'auteur, laissant ainsi au lecteur le plaisir de suivre le cheminement d'une pensée en pleine évolution et d'en apprécier ses admirables ressources stylistiques.

Pour ce qui est des écrits de Malraux, nous avons inclus essais, articles, allocutions, entretiens, comptes rendus, pétitions, pré-originales, parfois dans leur intégralité. Souvent sollicité par la presse ainsi que par des particuliers, Malraux s'est prononcé sur des sujets très divers, soit sous forme d'interviews, soit en faisant des déclarations orales transcrites par un interlocuteur. Le relevé de ces maintes affirmations nous permet non seulement de préciser sa prise de position sur tel sujet, mais aussi d'établir sa présence dans tel endroit à telle époque. C'est essentiellement pour cette raison que nous avons répertorié des renseignements sur les nombreux meetings et rassemblements auxquels il a participé en tant que président de séance ou conférencier. Souvent les transcriptions de ces discours ne nous sont pas parvenues, mais on peut en trouver parfois une synthèse ou des échos dans la presse quotidienne. Quant aux œuvres de fiction, disponibles en collections de poche et dorénavant aux éditions de la Pléiade, et très connues, nous ne les avons pas incluses dans le présent ouvrage. Pour ce qui est des comptes rendus consacrés à Malraux, notre échantillon vise moins à l'exhaustivité qu'à la représentativité.

C'est dans l'avant-propos à la correspondance Romain Rolland/Jean Guéhenno, déjà cité, que Malraux aborde, pour la dernière fois, la question inquiétante du rôle de l'écrivain. Cette question millénaire se pose de manière particulièrement brutale durant des années de crise, à des époques où un fléau – le nazisme, le génocide, l'antisémitisme, par exemple – risque de tout engloutir, où personne ne peut légitimement plaider l'indifférence ou rester au-dessus de la mêlée. Malraux pour sa part oppose une fin de non-recevoir formelle à la notion romantique, à la

fois dangereuse et désuète, qui permettrait à l'artiste, être jugé supérieur, de se retrancher dans une tour d'ivoire, afin de se recueillir: pratique qu'il a stigmatisée de la manière suivante: «[s']enfermer dans [ses] propres songes plus ou moins stériles». ³⁰ Aucun artiste ne jouit d'un statut privilégié qui justifierait à lui seul une décision de se retirer du monde, c'est-à-dire de renoncer à ses responsabilités envers les autres. Celles-ci ne sont pas nécessairement politiques ou économiques, au sens restreint de ces deux vocables, elles sont souvent civiques et sociales et elles reposent sur l'idée de devoir et de solidarité humains.

Se situant par rapport à une longue tradition française qui remonte au siècle des Lumières, en passant par l'auteur des *Misérables* – et sans doute plus loin encore – dont les moments de gloire seraient l'intervention de Voltaire dans l'affaire Calas, l'opposition de Victor Hugo à la peine capitale et la défense par Zola du capitaine Dreyfus, Malraux donne un survol intéressant – et non neutre – de la question:

La situation des intellectuels sérieux est difficile. La politique française s'est volontiers réclamée des écrivains, de Voltaire à Victor Hugo. Ils ont joué un grand rôle dans l'affaire Dreyfus. Ils ont cru retrouver ce rôle au temps du Front populaire. Déjà celui-ci se servait d'eux plus qu'il ne s'en réclamait. Cette utilisation, du côté communiste, a été mise au point avec beaucoup d'habileté par Willy Münzenberg – mort depuis.³¹

Dans une préface consacrée pour la plupart à la *pensée* de deux «intellectuels sérieux», qui étaient aussi des écrivains, Malraux a saisi l'occasion de préciser ses propres idées. On sait qu'il n'a jamais souscrit à une conception marxiste de l'écrivain, qu'il n'a jamais consenti à l'idée sartrienne de l'écrivain «en situation» non plus. A la différence des marxistes, et contrairement à Sartre – curieusement non-engagé durant cette époque charnière – Malraux n'a jamais voulu faire de l'engagement une des pierres angulaires de son esthétique. Ce qui est très curieux, voire paradoxal, car probablement aucun écrivain antifasciste ne s'est engagé autant que lui.

30 «Magnifique conférence d'André Malraux à l'Ateneo», p. 151.

31 Malraux, André, *Antimémoires* (Gallimard, 1967), pp. 132-133.

De 1933, date de publication de *La Condition humaine*, roman qui donne un portrait sympathique d'un groupe de révolutionnaires communistes chinois, jusqu'en 1938, quand il a tourné son seul film *Sierra de Teruel*, qui s'inspire de plusieurs épisodes de la guerre civile espagnole racontés dans le roman *L'Espoir*, en passant par *Le Temps du mépris*, où il avait mis en scène un personnage communiste qui incarnait des valeurs héroïques, les rapports de Malraux avec le Parti communiste étaient particulièrement étroits. Non qu'il y ait jamais adhéré. Il était en revanche membre d'associations (Amis de l'U.R.S.S., Association des Artistes et Écrivains Révolutionnaires) qui étaient communistes et d'autres dont des liens avec l'Union soviétique ou la troisième Internationale étaient très serrés. Il était souvent membre d'honneur ou même président d'honneur de quelques-uns de ces organismes, de même qu'il fut désigné membre ou président d'honneur de comités (Comité pour la Libération de Thaelmann, Comité pour la Libération de Dimitrov) chargés de défendre des victimes communistes des persécutions hitlériennes. En tant que tel, Malraux prenait la parole dans de nombreux meetings organisés par le parti communiste. Là il assumait la défense de militants et révolutionnaires notoires tels que l'écrivain allemand Ludwig Renn, le militant italien Antonio Gramsci et Mathias Rakosi (Mátyás Rákosi), ancien commissaire du peuple de la République des Soviets de Hongrie, condamné à mort pour haute trahison.

Souvent les engagements de Malraux comportaient une dimension spectaculaire. Par exemple, le 4 janvier 1934, il se rendit à Berlin avec André Gide pour voir Gœbbels (qui refusa de les recevoir) afin d'essayer d'obtenir la libération des trois communistes bulgares, Dimitrov, Tanev et Popov, et du communiste allemand Torgler, accusés d'avoir allumé le feu qui détruisit le Palais du Reichstag la nuit du 27 février 1933.³² Le 27 avril 1934, à la salle Albouy à Paris, dans une courte et sensationnelle intervention, il protesta contre la mesure d'expulsion prise par le gouvernement Doumergue contre Trotsky, exilé en France depuis juillet 1933.³³ Quelques mois plus tard, il fut un des rares intellectuels étrangers

32 «A l'aide des acquittés de Leipzig. Une lettre des écrivains Gide et Malraux au ministre de la propagande Gœbbels», *L'Humanité*, le 26 janvier 1934, p. 1.

33 Malraux, André, «La réaction ferme l'Europe à Léon Trotsky», *La Vérité*, n° 204, le 4 mai 1934, p. 1.

à être invité à Moscou pour participer au Congrès des Écrivains soviétiques. Il joua un rôle de premier plan dans la création de deux Congrès des Écrivains pour la Défense de la Culture: en 1935, à Paris, et en 1937, à Barcelone, Valence, Madrid et Paris.

De plus, Malraux collaborait régulièrement à des publications communistes comme *Russie d'Aujourd'hui*, *Monde*, *La Littérature Internationale*, *Commune* (organe de l'A.É.A.R.) et il en était souvent membre du comité de rédaction (*Regards*). Ainsi, dans les discours et articles publiés dans ces revues, Malraux prenait publiquement position sur toute une gamme de sujets – le réalisme socialiste, la défense de l'U.R.S.S., le rôle du prolétariat – que l'on associait avec une vision du monde communiste. Les réflexions que Malraux a consacrées à ces sujets, qui ne sont évidemment pas l'apanage exclusif du marxisme, sont généralement assez laconiques. Il se contente parfois d'affirmer, de préciser, sans développer sa pensée. Par exemple, il se définit comme un «écrivain qui a accepté de lier son sort à celui des masses populaires en tant que militant», position qu'il qualifie de «complexe»; et il proclame: «notre accord avec les partis prolétaires est total».³⁴

De là à conclure que Malraux était lui-même communiste, il n'y avait qu'un pas, que beaucoup de personnes se sont empressées de franchir. Mais le portrait que nous venons d'esquisser ci-dessus serait déséquilibré (et donc faux) si l'on ne tenait pas compte d'autres actes et choix. Malraux a continué à collaborer à la très prestigieuse et très bourgeoise *N.R.F.*, il a publié des textes dans des journaux et revues indépendants (*Marianne*, *Les Cahiers du Sud* et *Vendredi*, organe du Front populaire) et pendant sa tournée de conférences aux États-Unis il a collaboré à des revues et journaux libéraux comme *The Nation*, *The New Republic*, *Colliers*, *The Toronto Star*, *Le Canada*. Bien des allocutions qu'il prononçait aux grands meetings – en France, en U.R.S.S., en Espagne, en Amérique du Nord – portaient autant sur des questions culturelles et philosophiques que sur la conjoncture politique. Par la complexité des questions soulevées, les allocutions de Malraux dépassaient de loin les affirmations sûres et péremptoires d'un militant, qu'il soit communiste ou non. Malraux a donné son adhésion à des associations, mouvements, comités de soutien, etc. qui n'étaient pas

34 «Magnifique conférence d'André Malraux à l'Ateneo», pp. 147 et 143 respectivement.

d'inspiration communiste: la Ligue des Droits de l'Homme, le Comité de lutte contre la guerre et le fascisme (ou Comité Mondial contre la Guerre et le Fascisme), la Ligue internationale contre l'antisémitisme, le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes. Et n'oublions pas qu'en U.R.S.S. il étonna ses hôtes et bien des délégués en refusant de subordonner l'individu ou l'art à des fins pratiques, en insistant sur les défaillances du réalisme socialiste: «concevoir une littérature comme l'application d'une doctrine ne correspond jamais à une réalité»,³⁵ nota-t-il de manière percutante au cours d'une intervention qui déplut fort à bien des officiels soviétiques, dont Karl Radek.

Il n'était pas toujours possible de déterminer si Malraux agissait de la part des communistes seuls ou au nom de tous ceux qui voulaient rassembler les forces de gauche et du centre en une action commune contre le fascisme. Par exemple, lorsqu'il se rendit à Madrid fin mai 1936 (avec le critique et essayiste Jean Cassou et le dramaturge Henri-René Lenormand), ce fut à double titre: en tant que délégué de l'A.É.A.R., d'obédience communiste, il représentait officieusement le parti, certes, mais en même temps il agissait comme porte-parole du nouveau gouvernement de Front populaire. Sa mission consistait non seulement à contrecarrer la campagne de propagande déclenchée par les partis de droite contre les fronts communs, à démentir les propos mensongers et calomnieux disséminés dans la presse conservatrice ou fasciste, mais aussi à resserrer les liens d'amitié traditionnels entre les artistes, les écrivains et les intellectuels antifascistes de France et d'Espagne.

Tout au plus pourrait-on qualifier Malraux de «compagnon de route», tant il s'identifiait avec des projets du P.C. On ne doit toutefois pas oublier que ceux-ci, loin d'être l'apanage exclusif des communistes, étaient partagés par les partis socialiste et radical, par des millions de sans parti qui se réclamaient de valeurs démocrates, républicaines, libérales, par des catholiques, bref par la plupart de ceux (partis, comités, groupes et individus) qui s'opposaient au fascisme.³⁶ Nulle déclaration

35 «L'attitude de l'artiste», *Commune*, n° 15, novembre 1934, p. 166. Voir aussi «L'art est une conquête», *Commune*, nos 13-14, septembre-octobre 1934, pp. 68-71.

36 Georges Lefranc précise que le comité directeur du Rassemblement Populaire pour le 14 juillet était composé des délégués de 10 partis ou organisations: le Parti Communiste et le Parti Socialiste, le Parti Radical et Radical-socialiste; l'intergroupe Socialistes de France, les Socialistes Indépendants, les Républicains socialistes; la

n'a peut-être mieux résumé le désir d'indépendance des antifascistes non-communistes à l'égard du parti que celle qui parut à la une du *Populaire* le 12 juillet 1935: «Peuple de France, tu manifesteras dimanche prochain contre le fascisme, contre la guerre, pour les libertés démocratiques et pour la paix».

Malraux n'a jamais milité au sein d'un parti politique pour promouvoir ou défendre un programme précis avec des objectifs concrets. Il n'a jamais donné son adhésion totale qu'à l'antifascisme. Durant sa visite à Madrid en mai 1936 et devant un public d'artistes et d'intellectuels réunis à l'Ateneo, il énonça de manière peu équivoque sa profession de foi politique:

Je ne vous parle pas seulement, ici, pour exposer des idées mais également pour exercer une certaine action.... Systématiquement, dans tous les pays, nous sommes antifascistes. Il est inutile de discuter d'une action qui est désormais indispensable. Nous savons que les différences qui nous opposent au fascisme devront se résoudre un jour à coups de mitraillettes.³⁷

Fidèle à cette profession de foi, Malraux, comme l'on sait, ne tarda pas à organiser, et à commander, dès l'été de 1936, une aviation internationale de fortune qui rendit d'incalculables services à la défense de la République durant les premiers mois de la guerre civile. Pendant la première phase de son commandement, lorsqu'on acceptait des pilotes mercenaires aussi bien que des aviateurs volontaires, l'unité dont il était le chef s'appelait l'«Escadre España». Dès novembre, cependant, après le renvoi des premiers, et pour rendre hommage à son créateur, on l'a rebaptisée «Escadre *Antifasciste* Malraux». ³⁸ En faisant ressortir le caractère antifasciste de son escadrille, Malraux voulait en même temps se démarquer des Brigades Internationales, que Moscou commençait à organiser et qui,

Confédération Générale du Travail et la Confédération Générale du Travail Unitaire; la Ligue des Droits de l'Homme, le Mouvement d'Amsterdam-Pleyel, le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes et le Mouvement d'Action Combattante. (*Histoire du Front Populaire, 1934-1938* [Pavot, 1965]), p. 77. Et dans son annexe il signale qu'une centaine d'organismes avait donné leur adhésion à cette même initiative.

37 «Magnifique conférence d'André Malraux à l'Ateneo», p. 141.

38 Les cartes des deux escadrilles sont reproduites dans *André Malraux et l'Espagne*, p. 206. C'est nous qui soulignons. Voir note 21.

dès l'automne de 1936, arrivaient en Espagne. Il devait souvent par la suite reprocher à l'U.R.S.S. le retard avec lequel elle avait répondu à l'appel de la république espagnole.

Le terme «antifascisme», malgré les résonances négatives du préfixe, présente d'emblée plusieurs avantages. D'abord, il met en avant et identifie de façon on ne peut plus claire et concise ce à quoi ses adhérents s'opposaient tenacement, ce contre quoi ils luttèrent féroce­ment, ce qu'ils redoutaient le plus – le fascisme. Pendant l'entre-deux-guerres, loin de n'être qu'une idéologie mystificatrice ou une abstraction imprécise, le fascisme se transmuait visiblement en une présence insidieuse, une menace permanente, un danger constant. Peu à peu, depuis sa fondation à Milan en 1919, il se transformait en une force de frappe capable d'écraser rapidement ses victimes (individus, groupes, nations ou races), en une formidable machine militaire avec un potentiel illimité de destruction. Peu importaient alors tous les éléments qui pourraient différencier ses incarnations allemandes et italiennes de ses avatars espagnols ou portugais; les fascistes étaient des fauteurs de troubles et le fascisme un bloc monolithique dont le triomphe signifierait *inter alia* la régression de la civilisation. D'où la nécessité de s'y opposer résolument et, pour ce faire, d'adopter de toute urgence une stratégie comprenant tous les moyens qui assureraient l'unité du centre et de la gauche.

Deuxièmement, le terme antifascisme ne renvoyait à aucune idéologie, à aucun système politique ou socio-économique, à aucune ambition territoriale ou impériale, au contraire. Il exigeait qu'on soumette le particulier (les distinctions de parti, les programmes et les mots d'ordre partisans) au général, à une cause immédiate – la défense de l'humanité – qui les dépassait. A la base de l'antifascisme, il y avait le besoin de s'unir devant un ennemi tout puissant. En insistant sur cette volonté d'union, des hommes et des femmes représentant des intérêts divergents furent contraints de se dépouiller de leur esprit partisan et de subordonner leurs différences à un impératif qui les transcendait.

On peut dire que tout le drame des années trente réside dans une recherche d'unité d'action, dans la création et le maintien d'un front commun et que celui-ci s'est brièvement matérialisé en France dans la victoire du Front populaire aux élections des 26 avril-3 mai 1936. Des individus (et des groupes) qui appartenaient à des partis qui, en temps de paix, auraient poursuivi des buts tout à fait irréconciliables, mettaient de côté le sectarisme pour atteindre des objectifs partagés. Leurs leaders se

sont empressés de mettre en relief la singularité de cette coalition, de montrer comment elle différait fondamentalement d'autres alliances. Pour Paul Rivet, par exemple, président du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes, «le Front populaire [n'était] pas un organisme destiné à se substituer aux partis, et moins encore une tentative de dessaisir les partis politiques ou les organisations syndicales»?³⁹ Selon Henri Barbusse, secrétaire du Comité Mondial, c'était plutôt «le rassemblement des masses, l'unité ouvrière, l'unité des manuels et des intellectuels»;⁴⁰ alors que pour Georges Cogniot, par contre, c'était essentiellement «une alliance de la classe ouvrière et des classes moyennes [qui] a fait ses preuves en tant que force capable d'empêcher le capital financier d'imposer brutalement ses décisions en toutes circonstances».⁴¹ Victor Basch, président de la Ligue des droits de l'homme, a précisé que le Front populaire, loin d'être un parti distinct ou une organisation autonome, était plutôt

un mouvement destiné à imprimer son dynamisme aux masses, dont l'immense majorité abhorre toute dictature, mais que la crise crucifiée, que l'avenir angoisse et qui, dans la lutte vaine contre le chômage et l'humiliante misère qu'il entraîne, sent vaciller sa foi dans la démocratie. Le *Front populaire* ne prétend à rien, si ce n'est à comprendre les aspirations du peuple et à leur donner une voix.... Donc, pas un parti se superposant aux grands partis de gauche, pas une organisation tendant surnoisement à se substituer aux organisations ouvrières et philosophiques, mais des centres de liaison de partis, des *foyers* de concentration et de coordination de groupements, centres et foyers que le *Front* va essayer de susciter, sur le modèle qu'il a réalisé à Paris, dans toute la France.⁴²

La tactique du Front populaire a joué d'un succès remarquable, du moins durant sa première phase. Sur le plan théorique, la coïncidence de points de vue et d'intérêts n'impliquait pas l'accord total sur une variété de questions jugées secondaires, ni la subordination d'un groupe à un autre. Cependant, si la *realpolitik* exige que les divergences s'atténuent, elles

39 Paul Rivet, *Vigilance*, le 1^{er} juillet 1935, p. 9.

40 Cité par Georges Lefranc in *Histoire du Front populaire, 1934-1938*, p. 11.

41 Discours prononcé le 23 juillet 1937 au Comité Central du Parti Communiste par George Cogniot, rapporteur du Budget de l'Éducation Nationale à la Chambre des députés, in *L'Avenir de la culture*, 1937, p. 3.

42 *Les Cahiers des Droits de l'Homme*, vol. 35, n° 28, le 10 novembre 1935, p. 696.

n'en disparaissent pas pour autant. L'euphorie qui marque ces alliances est d'habitude de courte durée. Reposant sur des compromis, elles sont, par définition, fragiles, précaires, même quand les circonstances sont propices. Tôt ou tard, des lézardes finissent par sillonner l'édifice hâtivement construit. Et il faut rappeler que dès la formation du Front populaire, certains éléments – notamment les anarchistes, les libertaires, les surréalistes, les trotskystes, les membres du P.O.U.M. et d'autres groupes dissidents – enfin tous ceux qui persistaient à croire qu'on ne pouvait dissocier la lutte antinazie de la révolution prolétarienne, c'est-à-dire ceux qui adhéraient toujours à la tactique même qu'avait abandonnée le P.C., se sont opposés formellement à ce rassemblement. Pour des motifs sans doute assez différents, beaucoup de catholiques, notamment ceux qui s'identifiaient au personnalisme d'Emmanuel Mounier, ou les jésuites réunis autour du journal hebdomadaire *Sept*, ont rejeté, eux aussi, la tactique du Front populaire. Mais celle-ci était aussi la politique du P.C.I. et donc celle de la Troisième Internationale. Nul doute que Malraux l'ait fait sienne, mais il serait faux d'en conclure qu'il était lui-même membre du parti, ou qu'il en partageait le programme socio-économique ou les aspirations révolutionnaires. On peut se battre du côté des communistes, comme l'ont fait de nombreux antifascistes, sans être idéologiquement des leurs. Ce qui n'a pas empêché l'U.R.S.S. de vouloir mener le jeu.

En 1975, dans son avant-propos à la correspondance entre Rolland et Guéhenno, texte précieux, déjà cité, Malraux revient, avec un recul de quarante ans, sur la «constellation historique»⁴³ du Front populaire, et, en même temps il se penche sur l'antifascisme: «Oublier l'antifascisme serait...d'abord rendre inintelligible l'histoire de notre temps»,⁴⁴ insistait-il avant d'en proposer une contextualisation succincte et intéressante.

Dans un premier temps, Malraux met l'accent sur la politique extérieure de l'Union soviétique, et notamment sur le revirement remarquable dans la politique extérieure provoqué par la montée du fascisme en Allemagne après le triomphe de Hitler début 1933. «Après la victoire électorale de Hitler, Staline renonce à la lutte contre les socialistes, pour l'union avec toute la

43 Préface à *L'indépendance de l'esprit*, p. 8.

44 *Ibid.*

gauche-union dont Dimitrov sera le symbole, et Willy Münzenberg, l'exécutant auprès des intellectuels». ⁴⁵

A partir de là, en tant que leader d'un «peuple encerclé, vulnérable qui ten[ait] une agression hitlérienne pour inévitable», Staline a commencé à préparer la défense de son pays. ⁴⁶ Et pour ce faire il dut abandonner la vieille politique de non-collaboration avec les partis bourgeois et d'autres ennemis de classe, qui jusque-là étaient souvent peints en termes diffamatoires (traîtres, sociaux-traîtres, sociaux-fascistes, etc.). Staline finit par adhérer à une politique de coopération avec les partis de gauche et du centre: «L'appel aux fronts populaires n'est pas né avec confusion, de la seule conjoncture, rappelle Malraux, il a été suscité avec précision, par les Soviétiques, contre la menace hitlérienne». ⁴⁷

Dans un deuxième temps, et en en proposant une interprétation plus originale, Malraux range l'antifascisme dans une catégorie à la fois inhabituelle et problématique, celle des «passions négatives»:

On a peu étudié les «passions négatives», écrit il, celles qui vivent moins de leur objet que de leur ennemi. Elles sont pourtant parmi les plus constantes de notre siècle. En 1975, la définition comique de la gauche ne serait-elle pas: l'ensemble des ennemis de la droite – et réciproquement? En 1934, les fascismes pèsent plus lourd que les droites. Ils s'occupent mieux des chars d'assaut. Et l'antifascisme n'est pas seulement le vaste champ où les libéraux se mêlent aux communistes, comme le montrera la guerre d'Espagne....

L'antifascisme est évidemment une politique mais, et ceci est sans doute plus important: «C'est un sentiment; c'est une attitude...». ⁴⁸

Les antifascistes se réclamaient d'un certain nombre d'exigences irréductibles – les valeurs universelles de la justice et de la vérité, les libertés démocratiques – que le fascisme cherchait à anéantir. Ces valeurs sous-tendent le vocable «antifascisme», elles sont peut-être implicites, elles n'en sont pas moins présentes dans le préfixe «anti».

Cependant la création d'un front commun n'est nullement une invention stalinienne, simplification inacceptable, voire déformation

45 Préface à *L'indépendance de l'esprit*, p. 7.

46 Préface à *L'indépendance de l'esprit*, p. 8.

47 *Ibid.*

48 Préface à *L'indépendance de l'esprit*, p. 7.

monstrueuse. Il faut d'abord rappeler que l'adoption par l'U.R.S.S. d'une politique de collaboration avec les partis bourgeois, ainsi que la repudiation du mot d'ordre «classe contre classe» étaient *postérieures* aux mesures proposées par le C.V.I.A., et approuvées par tous ces écrivains, artistes et intellectuels qui, comme Malraux, avaient signé l'«Appel à la lutte». Ensuite, il faut rappeler qu'à l'époque du Front populaire, malgré le désarroi engendré dès 1934 par les premiers procès de Moscou et la révélation un peu plus tard de l'existence en Union soviétique de camps de concentration (de goulags), le stalinisme ne désignait pas encore cet amas de crimes et de perversions, qui allait sidérer le monde de l'après-guerre.⁴⁹

L'accusation de stalinisme, que bien de ses adversaires ont porté contre Malraux, est pour la plupart un phénomène de l'après-guerre. Il est vrai que dès 1938, Trotsky, tout en qualifiant *Le Temps du mépris* et *L'Espoir* de «rapports mensongers des champs de bataille», est allé jusqu'à traiter le romancier de «reporter de la G.P.».⁵⁰ A partir des années quarante, et surtout à la suite de la volte-face spectaculaire de Malraux devenu dès novembre 1945 ministre de l'Information gaulliste et éminence grise du nouveau Rassemblement du peuple français, les accusations de stalinisme revêtaient un autre caractère. Il s'agissait dorénavant de faire un amalgame entre le gaullisme et le stalinisme, pour essayer de montrer que le gaullisme était une politique autoritaire et

49 Une exception intéressante serait l'écrivain jésuite Marc Scherer qui, après avoir déclaré qu'il n'y a pas «de différence de nature, mais seulement d'aspect, entre la violence fasciste et la violence communiste, entre la tyrannie fasciste et la tyrannie soviétique, entre la démission des masses aux mains de Hitler et la démission des masses aux mains de Staline», maintenait que «peu de thèmes, en effet, sont plus ténébreux et équivoques que l'antifascisme» («Sur l'Antifascisme», *Sept*, 22 mai 1936, p. 5). La voix la plus discordante est sans doute celle de R. van den Broek de la revue littéraire *Les Humbles* qui accusa «l'antifascisme d'être une tentative nouvelle, la plus récente et la dernière en date de l'histoire du monde, pour maintenir les peuples sous la suggestion millénaire des forces esclavagistes, dont la représentation moderne est le capital financier et l'ultime moyen, la guerre contre les peuples» (XXI^e série, Cahiers 8-9, août-septembre 1936, p. 51).

50 Trotsky, «Pour la liberté de l'art», lettre à André Breton datée du 22 décembre, 1938, in Arturo Schwartz, *André Breton, Trotsky et l'anarchie* (Union Générale des éditions, 1977), p. 145. La G.P. c'est la Guépéou, la police politique soviétique. A son tour, Trotsky fut traité d'agent du fascisme parmi les intellectuels.

réactionnaire et pour jeter le discrédit sur Malraux devenu porte-parole de ce nouveau groupement politique.

Il est quand même curieux que Malraux ait été souvent *accusé* par ses détracteurs d'être stalinien, mais qu'il ne soit jamais *accusé* d'être «humaniste» ou «antifasciste», ou même «républicain» ou «libéral», étiquettes qui s'appliquent bien à l'esprit qui motivait ses engagements. Etant donné que plus de cent organismes différents appuyaient le Front populaire, n'y a-t-il pas au fond quelque chose d'injurieux, de réducteur, voire de calomnieux à supposer chez tant d'adhérents des partis de gauche et du centre, ainsi que chez tous les individus d'esprit indépendant qui n'adhéraient à aucun, une prise de position indistinctement homogène.

A l'inverse des marxistes ou de Sartre, et au contraire de Rolland ou de Guéhenno, Malraux s'est défini par rapport à une autre tradition, bien française celle-ci, qui remonte au siècle des Lumières; et qui trouvait son épanouissement à l'époque de la Révolution. Selon cette tradition, dont on a fait de Michelet le porte-parole, «un écrivain était responsable de l'humanité, de la justice...».⁵¹ Ce souci de l'humanité et de la justice se fait voir par exemple dans les brillants dialogues de *L'Espoir* où, en plus d'examiner des idées qui sont en rapport direct avec les événements de la guerre civile – le problème de la discipline révolutionnaire, par exemple – Malraux s'interroge sur des questions d'ordre philosophique et moral soulevées par le conflit, l'antinomie entre la morale et la politique, les rapports entre l'individu et la collectivité, l'homme devant la mort. Si, quarante ans plus tard, Malraux tenait tellement à l'expérience du Front populaire, c'est parce que «[p]our l'Europe, pour l'Espagne, pour les intellectuels, les Fronts populaires reprenaient l'héritage de la Révolution française en réconciliant le peuple avec le prolétariat».⁵² Voilà essentiellement pourquoi il maintenait que l'antifascisme des années trente n'était pas seulement «une politique», mais en même temps «un sentiment, une attitude». Il voulait dire qu'une analyse strictement marxiste, mettant en valeur des notions abstraites ou des slogans comme la dictature du prolétariat, ne peut pas tenir compte d'autres éléments – le sens de la fraternité, le sentiment de la solidarité, la dignité de l'homme, une

51 Préface à *L'indépendance de l'esprit*, p. 5.

52 Préface à *L'indépendance de l'esprit*, p. 8.